

# LES BUCOLIQUES, LES GÉORGIQUES

Dans la même collection

Goethe, *Le Conte*, 2008

*L'Épopée Bambara de Ségou*, recueillie et traduite par Lylian Kesteloot, 2010

Virgile, *L'Énéide*, 2009

Virgile, *Les Bucoliques, Les Géorgiques*, 2010

En préparation :

Judith Gautier, *Œuvres romanesque et essais*, 2010-2014

VIRGILE

Les Bucoliques  
Les Géorgiques

Traduction de Léopold Niel†

 Orizons

2010



*Virgile... le plus grand génie que l'humanité ait jamais  
produit, inspiré d'un souffle vraiment divin, le prophète  
de Rome.*

Paul Claudel

Dédié à Clarisse Niel

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Langlois) le 6 juillet 1951



## Introduction

Cette traduction des *Bucoliques* participe du projet qui a conduit celle des *Géorgiques* : l'essai d'une double fidélité à la lettre autant qu'à l'esprit poétique.

Si l'on y rompt l'emprise d'une versification classique pour épouser, autant qu'il se peut le mouvement du sentiment virgilien, l'hexamètre et la rime n'y sont pas absents ni, selon l'opportunité, le vers « blanc ».

Demeure le souci de faire apparaître ce qui fut, dès longtemps, reconnu et admiré : l'extrême virtuosité formelle d'une œuvre de jeunesse antérieure aux *Géorgiques*, alliée — bien que les *Églogues* héritent des *Idylles* de Théocrite — à une originalité profonde.

En effet, comme dans les *Géorgiques*, on y voit co-exister harmonieusement, trait caractéristique, les notations les plus précises de l'expérience du monde rural et un lyrisme pudique.

Poésie pastorale, certes, mais qui confond le berger et le poète, joint réalisme terrien, préoccupation de la vie citoyenne et utopie d'un monde nouveau, cependant transfigurés par l'humanité qui les baigne et ne cesse de nous toucher, en traversant le temps.

Lépold et Gérard Niel





## Première Églogue

Tityre

MÉLIBÉE, TITYRE

Couché sous le couvert touffu d'un vaste hêtre,  
Tityre, te voici cherchant un air sylvestre  
Sur ton frêle pipeau.  
Moi je quitte mes chères prairies,  
Le sol de mon pays,  
Moi, je fuis ma patrie.  
Toi, Tityre, étendu dans l'herbe, nonchalant,  
À l'écho des forêts sonores tu apprends :  
5 « Amaryllis est belle ! »

TITYRE

C'est un Dieu, Mélibée, qui me fit ces loisirs.  
Oui, pour moi, Lui toujours sera Dieu. Son autel,  
Souvent un tendre agneau né dans nos bergeries  
L'imprégnera de sang.  
Et c'est Lui qui permet à mes vaches d'errer,  
Ainsi que tu le vois, et à moi de jouer  
10 Sur l'agreste roseau tout ce que je voudrai.

MÉLIBÉE

Non, je ne t'envie pas ; plutôt suis-je surpris :  
Le trouble est à tel point partout dans le pays !  
Et moi-même, accablé,  
Me voilà, poussant droit devant moi mes chevrettes.  
Tiens, vois donc celle-ci que j'ai peine à mener :

Là, dans ces coudriers épais, elle mit bas  
 15 Des jumeaux, espoir du troupeau,  
 Qu'hélas ! elle laissa sur une pierre nue.  
 Ce malheur, bien souvent des chênes foudroyés,  
 Je m'en souviens, nous l'annoncèrent.  
 Ah ! que n'eus-je l'esprit alors moins aveuglé !  
 Et le prédit souvent la corneille fâcheuse  
 Surgissant du creux d'une yeuse.  
 Mais, Tityre, ce Dieu quel est-il ? Dis-le nous.

TITYRE

20 À moi, sot que j'étais,  
 La ville qu'on appelle Rome, Mélibée,  
 Je la crus semblable à la nôtre  
 Où nous conduisons d'ordinaire,  
 Nous autres les bergers,  
 Les agneaux délicats séparés de leur mère.  
 Cette croyance fut la mienne.  
 Vu que les jeunes chiens ressemblent à la chienne  
 Et la chèvre aux chevreaux,  
  
 J'avais coutume ainsi  
 D'aligner au grand le petit.  
 25 Mais vraiment celle-là parmi les autres villes  
 Dressa la tête autant  
 Qu'un cyprès au milieu d'aliziers ployants.

MÉLIBÉE

Voir Rome.....  
 Et quel en fut pour toi le motif si pressant ?

TITYRE

La Liberté !  
 C'est bien tard, il est vrai,  
 Qu'elle tourna les yeux vers moi, l'insouciant :  
 Déjà mon poil taillé retombait presque blanc.  
 30 Pourtant elle finit par me considérer  
 Et, après longtemps, elle vint  
 Quand Galatée nous eut quittés  
 Et qu'Amaryllis nous fit siens.  
 Car – dois-je l'avouer ? –  
 Pendant que Galatée me tenait sous sa loi  
 Je n'avais point en moi l'esprit de liberté

Ni le goût de l'épargne amassée.  
 Si nombreux que fut le troupeau  
 Aux autels destiné, sortant de mes enclos,  
 Si gras mes fromages pressés  
 35 Pour l'ingrate cité,  
 Jamais je ne rentrais chez moi  
 Les doigts lourds de monnaie.

MÉLIBÉE

Je m'étonnais, Amaryllis, me demandant  
 Pourquoi tu invoquais les Dieux si tristement,  
 Et pour qui tu laissais pendre les fruits à l'arbre.  
 Eh ! Tityre était loin d'ici !  
 40 Les pins mêmes, les sources mêmes, ces vergers,  
 Tityre, t'appelaient !

TITYRE

Que faire ?... me sortir moi-même d'esclavage  
 Ne m'était pas permis.  
 Aurais-je ailleurs connu Dieux aussi bienveillants ?  
 C'est là-bas que je vis l'illustre adolescent  
 Pour qui de nos autels douze fois chaque année  
 S'élève la fumée.  
 À moi qui l'en priait  
 45 C'est là qu'il me rendit d'emblée cette réponse :  
 « Paissez vos bœufs tout comme avant ;  
 Élevez des taureaux, mes enfants ».

MÉLIBÉE

Heureux vieillard ! Ainsi tes champs te resteront  
 Assez vastes pour toi, bien que des marécages  
 Aux ajoncs limoneux  
 Et que des pierres nues couvrent tous ces pacages.  
 50 Tes bêtes pleines, alourdies,  
 Ne s'éprouveront point aux hasards des prairies,  
 Et les troupeaux voisins  
 Ne les infecteront par contagés malsains.  
 Ô vieillard fortuné !  
 Près de fleuves connus et de sources sacrées,  
 Ici la haie marquant la voisine clôture,  
 Où butine toujours sur les saules en fleurs  
 55 L'abeille de l'Hybla,

À céder au sommeil souvent t'invitera  
 Par son léger murmure.  
 Là, au pied d'un roc dominant,  
 L'émondeur lancera aux vents sa pastorelle ;  
 Cependant, sans répit n'en jaillira non moins  
 De l'orme aérien  
 Le gémissement sourd  
 Des ramiers, tes amours,  
 Non moins celui des tourterelles.

TITYRE

60 Aussi verra-t-on paître au ciel le cerf léger,  
 Les flots laisser à nu les poissons au rivage,  
 Et verrai-je ceux-là, tous deux en même temps  
 Pour un exil errant sortir de leurs confins  
 Et venir s'abreuver  
 À la Saône le Parthe, au Tigre le Germain,  
 Avant que de mon cœur s'efface son visage !

MÉLIBÉE

65 Mais nous, quittant ces lieux,  
 Nous irons, les uns vers l'Africain assoiffé,  
 Les autres en Scythie ; d'aucuns arriveront  
 À l'Oaxès crétois au cours impétueux,  
 D'autres chez les Bretons  
 Du monde tout entier profondément coupés.  
 Après long temps passé si jamais je revois  
 Le sol de ma Patrie, ce royaume pour moi,  
 Et ma pauvre cabane au toit couvert de chaume,  
 70 De quelqu'épi restant puissé-je m'étonner !  
 Et mes prairies si bien soignées,  
 C'est un soldat impie qui les possèdera,  
 Ces moissons, un barbare... Eh oui, tel est le point  
 Où la discorde, hélas ! nous mena, citoyens.

Voilà pour qui nos champs furent ensemencés.  
 Et greffe maintenant tes poiriers, Mélibée !

75 Aligne tes rangées de vignes !  
 Allez, mes chèvres, allez, troupeau hier florissant !  
 Désormais, moi, couché dans un creux verdoyant  
 Je ne vous verrai plus  
 Au loin dans les buissons aux rochers appendues.

Ma chanson doit se taire...  
Avec moi, leur berger,  
Mes chèvres jamais plus ne s'en iront brouter  
Les cytises en fleurs ni les saulaies amères....

TITYRE

80 Tu pouvais, cette nuit du moins, te reposer  
Ici, auprès de moi, sur un feuillage frais.  
Nous avons des fruits mûrs, des châtaignes fondantes,  
Un fromage abondant.  
Voici les toits fumant au loin dans les hameaux  
Et, tombant des coteaux, les ombres grandissantes.